

Fauteux (Charlotte)

« Gestes interstitiels » , *Spirale*, 106, mai 1991, p. 15.

Gestes interstitiels

Lavis et gravures, Charlotte Fauteux, Atelier Circulaire, 13 février au 3 mars 1991.

À l'Atelier Circulaire, des gravures et lavis de Charlotte Fauteux. Dès l'entrée, des petites pointes sèches avec des noirs engouffrants à l'aquatinte. Nous reconnaissons le cadre familier des natures mortes aux fruits — mais voilà, les fruits ne sont pas là, il n'y a que ces traits, avec un volume invisible qui leur impose une courbure. Peut-être que le fruit a d'abord existé dans une incantation qui accompagne les gestes de l'artiste alors qu'elle grave ces traits, avant d'être ce rythme qui habite la ligne visible. La description des choses les plus simples révèlent des états mentaux qui sont ailleurs — des états mentaux qui sont, j'insiste, matériels. Dans une pointe-sèche intitulée « *Chante pleure* », il n'y a tout au plus que ces quelques traits qui renvoient à peine les uns aux autres : la figuration que nous croyons y reconnaître nous semble arbitraire, dans une misère du trait qui ne dit rien mais qui — curieusement — nous fait beaucoup parler, puisque nous pouvons prêter à l'image quelque apparence. Peut-être a-t-on imprimé l'envers de la plaque de cuivre, son côté rayé par la fréquentation de l'atelier. Alors l'image comme telle est de l'autre côté — ou plutôt de notre côté à nous, l'artiste n'en a pas besoin, ce n'est pas ce qu'elle cherche. Elle ne dissimule pas sa technique pour faire place à l'image — le geste reste bien présent, comme un flottement au dessus des cuivres. On se demande d'ailleurs à partir de quand il cesse d'être un geste, quand le mouvement de la main qui conduit la pointe vers la surface de cuivre devient sillon dans le métal, soit trait représentatif, avant de redevenir aussitôt un geste. Ici le représentatif n'est pas "déposé", tandis que l'espace gravé tourbillonne de gestes qui ne sont jamais qu'un seul geste que ne sauraient scander les tracés visibles. Qui ne sont jamais qu'un battement de paupières qui chasse la grisaille, ou plutôt la disperse devant nous dans ces petits éclairs de vie.

L'immensité des grèves

Les gestes tournent sur eux-mêmes et s'enchevêtrent comme les broussailles dans le vent ou plutôt restent suspendus comme une multitude de brins dispersés, qui flottent dans la plus grande liberté interstitielle, et qui pourtant constituent un lien (lorsqu'on sait qu'avec de tels brins resserrés on pourrait faire une corde très solide) : *Le grand ébloui*, *Cœur enflammé*. À côté de ces pointes sèches dans lesquelles on apprécie l'absence de toute ornementation et l'approche très modeste du médium gravé; on trouve des gravures plus luxuriantes, dont une remarquable « Pourpre d'ici » : bouquet très dense où les fleurs blanches captent

leur frêle lumière tandis que la ligne de leurs contours se brise et s'éparpillent autour d'elles.

Jusqu'ici j'ai privilégié la gravure sur les lavis, j'ai cependant aussitôt reporté mon attention sur une série de petits paysages des grèves, qui sont autant d'abord que d'attentes d'immensité. Tel *Ne vois-tu rien au loin?*, un lavis très dense où le grain du papier aquarelle représente des vagues immobiles, où les rochers au premier plan semblent autant de taches noires qui se bousculent devant l'arrivée de la lumière : marée de la Nuit océane. Le ciel est constitué d'un papier diaphane encollé, l'aurore recouvre le ciel comme un voile. D'autres lavis sont comme des déserts gris, où la poussière est devenue abstraite, où la Présence est si forte qu'elle fait éclater les choses lorsqu'elle s'installe dans le vide des interstices. Dans *La grève et le fleuve*, un lavis sur lequel ont été encollées quelques déchiquetures de papier de chine, on ne voit qu'une terre raclée, où la lumière surgit pour imposer le dénuement de toute chose, y compris les cailloux de la grève, qui rendent leur part d'obscurité, par laquelle le pinceau les tient. Bien sûr, ces lavis et pointes sèches, ces petits formats, sont autant de grèves aux abords d'une immensité dont nous devons ménager l'accueil par le regard.

Seule figure humaine, « *l'Emmitouflé* », toute à l'aquatinte, aux yeux rieurs, nimbée par l'enfance. Celle-ci évoque l'« enfant d'âme » dont parle le poète (et graveur) Henri Michaux, qui naît dans le regard mais reste encore en dehors de la vie, parce que cantonné dans son refus des mots des autres. Cet enfant a l'existence interstitielle de ceux qui ne pourront se donner une maturité parce qu'encore inengendrés. Il attend sur la grève : selon les mots de Michaux

—

« Immensité déserte. ...Dans ce dénuement il vit. »

De cette attente, Charlotte Fauteux, écrit pour sa part, comme pour y répondre :

« Les berges / croquantes / d'algues chaudes / nus pieds / j'attendais vaguement. »
(*La Sapotille*)